



The Truman show

de Peter Weir

Fiche technique

USA - 1998 - 1h43

Couleur

Réalisateur :

Peter Weir

Scénario :

Andrew Niccol

Montage :

William Anderson

Lee Smith



Jim Carrey (Truman Burbank)

Musique :

Burkhard Dallwitz

Philip Glass

Interprètes :

Jim Carrey

(Truman Burbank)

Laura Linney

(Meryl)

Noah Emmerich

(Marlon)

Natascha McElhone

(Lauren/Sylvia)

Holland Taylor

(la mère)

Ed Harris

(Christof)

Résumé

Truman Burbank habite un petit pavillon propre dans la radieuse station balnéaire de Seahaven, croise chaque matin les mêmes gens affables et pressés, échange les mêmes propos badins avec son marchand de journaux, puis rejoint son bureau d'agent d'assurances dans une grande tour de verre dont il sortira huit heures plus tard pour regagner son foyer, savourer le confort de son habitat modèle, la bonne humeur inaltérable et le sourire mécanique de sa femme, Meryl...

Critique

(...) Les bus sont de vrais instituts de sondages ambulants, toujours remplis d'échantillons représentatifs de la population : un soldat, un enfant, une bonne sœur, un homme d'affaires, une mère de famille. Enfin, un homme qui n'a jamais quitté l'endroit depuis sa naissance paraît bizarrement épié par tout le monde. Il se nomme Truman Burbank. Tout l'art de Peter Weir est de ne pas résoudre cette énigme trop vite. Il commence par installer un léger climat de malaise, avec un étrange silence ambiant, et des prises de vues bancales. Comme si la caméra épousait le regard

L E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

insistant de badauds à la tête penchée. Ou le coup d'œil furtif d'espions en équilibre au-dessus des toits. Et si cette ville n'était qu'une jolie toile d'araignée construite par la CIA pour coincer Truman Burbank ? L'homme aux insensés bermudas à carreaux semble bien traqué par une armada d'agents secrets, comme le trahit cette soudaine chorégraphie involontaire sur la place de la ville : vingt passants s'arrêtent en même temps pour se toucher l'oreille ; en fait, parce que le micro qui s'y niche capte de mauvaises fréquences... Le doute est entretenu quelque temps encore par de joyeuses fausses pistes que l'on emprunte en même temps que le héros, un tout petit peu plus simplet que nous mais pas trop Forrest Gump non plus. Jusqu'à ce que la lumière se fasse. Une lumière de carte postale, douceâtre, orangée. Mais une lumière qui fait très mal.

Dernier avertissement au lecteur : la mèche sera vendue dans les lignes qui suivent. La ville, nommée Seahaven, n'est qu'un gigantesque studio de télévision, un décor fabriqué de toutes pièces sous une bulle monumentale. Tout y est contrôlé par un producteur imbu de sa froide et cérébrale personne, qui dirige la retransmission vingt-quatre heures sur vingt-quatre, et à l'échelle planétaire, de la moindre péripétie de la vie de Truman Burbank. Et cela dure depuis que l'homme a vu le jour, voilà trente ans. Truman ignore depuis toujours que ses faits et gestes sont captés en durée réelle par cinq mille caméras. Il ne sait pas que ses collègues, ses voisins, sa mère, sa femme, son meilleur ami ne sont que des acteurs de sitcom qui lui jouent la comédie du siècle, au service d'une émission battant des records d'audience sur les cinq continents, depuis trois décennies.

Comment Truman pourrait-il le deviner ? Le monde dans lequel il évolue est incomparable, dans tous les sens du terme : Truman n'a rien connu d'autre, donc c'est le paradis. Un paradis jamais

perdu, prolongé par de petits plaisirs tout simples, qui s'offrent à lui quotidiennement. Si Truman Burbank est aussi attachant, c'est parce que Peter Weir le traite en bébé, avec la coopération assez sidérante de Jim Carrey, qui a laissé pour l'occasion ses grimaces au vestiaire. Avec son regard de Peter Pan et sa démarche d'élève du cours préparatoire, l'acteur campe un magnifique Truman sans âge, sorti d'un livre de contes.

Son emploi du temps semble tenir en un mot : ré-gu-la-ri-té. Truman n'est heureux que parce qu'il passe par un cérémonial rigoureusement identique dès le petit matin : lever au chant des oiseaux, réglés comme des boîtes à musique, salut aux trois voisins éternellement souriants, irrésistible plaisanterie récitée sur un ton de bateleur ("*Bonjour, et au cas où je ne vous reverrais pas, bonsoir et bonne nuit !*")...

L'attraction béate du spectateur pour ce trentenaire en culottes courtes, blotti dans un décor sage comme une image qui rappelle celui de Oui-Oui, relève du même syndrome : on ne peut que regarder cet éternel enfant avec un regard d'enfant. Pas un regard naïf. Un regard ouvert, avide de découvertes, si cruelles soient-elles. Et la morale du **Truman Show**, abyssale, fait froid dans le dos, même si Peter Weir choisit de rire plutôt que de donner des leçons. Jusqu'à la fin, il préfère laisser Truman dans une illusion ouatée, lui interdisant la révolte que l'on attend de lui. C'est un peu comme s'il avait tourné une version comique du vertigineux **Dossier 51** de Michel Deville. Reçu comme un électrochoc à la fin des années 70, ce film français suivait avec une froideur clinique la mise en lambeaux d'une vie humaine par les renseignements généraux français. Vingt ans plus tard, avec un peu moins d'audace, Peter Weir pose les mêmes questions sur la liberté individuelle.

Bien sûr, la télévision est directement en ligne de mire. Une télé qui lobotomi-

se, qui vampirise : Truman est un homme sacrifié pour alimenter les rêves de pauvres gens, que l'identification sauve des tracasseries de la vie quotidienne. Peter Weir et Andrew Niccol épinglent le voyeurisme qui se pare de bonne conscience - le droit à l'information totale, sans zone d'ombre, donc sans respect de la vie privée, comme si ne pas tout savoir c'était ne rien savoir. Cela va encore plus loin. Quand il se mouche dans la rue, quand il achète ses journaux ou quand il entre dans une banque, Truman est filmé, quoi qu'il arrive. Fiction totale ? Dans les magasins de New York, on s'arrache aujourd'hui des caméras microscopiques que l'on peut cacher dans des lampes ou des pots de fleurs, afin de surveiller son employé de maison. Et levez un peu les yeux, la prochaine fois que vous pousserez votre chariot à la caisse du supermarché. Dernière satire plaisante, Peter Weir laisse voir un monde terrifiant, sous haute surveillance, de Washington à Los Angeles, de Monaco à Levallois-Perret...

Marine Landrot

*Télérama - Hors/série
60 Meilleurs films 98/99*

(...) L'ersatz de monde réel que Truman Burbank, dupe depuis sa naissance, prend pour le vrai (il n'en connaît pas d'autre) ne peut manquer en effet d'évoquer la caverne platonicienne et ses ombres trompeuses, tandis que le satanique démiurge Christof, créateur de ce monde et de tout de qui l'habite, suggère une version moderne de l'esprit malin infiniment trompeur postulé par Descartes à l'orée de son entreprise de table rase ; c'est l'expérience du doute qui permettra à Truman d'échapper à la caverne qu'est Seahaven et d'accéder, il est vrai à ses risques et périls, à la «vraie» vie au-delà de son «imitation». Le show dont Truman est, à son insu, la vedette constitue aussi une extraordi-

naire expérience psycho-sociologique que plus d'un spécialiste des sciences dites humaines rêverait de pouvoir se payer. Seahaven - ce «havre» de paix -, ses habitants et leurs activités sont grotesquement, comiquement irréels ; pour nous, pour Truman, ils sont la seule réalité. Il ne la mettra en doute qu'après avoir été alerté par un incident technique, un rare défaut de fonctionnement d'une machinerie infiniment complexe et jusque-là parfaite. L'expérience milite donc en faveur des théories selon lesquelles la personnalité humaine est essentiellement le produit de l'environnement et du conditionnement social. Essentiellement, mais pas exclusivement. L'incident révélateur lui ayant mis la puce à l'oreille, Truman va écouter plus attentivement ses instincts, et en particulier son désir d'échapper à la prison dorée de Seahaven «où il fait bon vivre», comme dit le slogan : la presse locale, dans une caricature savoureuse de l'insularisme - Seahaven est une île - et de l'ethnocentrisme américains, annonce triomphalement que la localité a été votée «*Best place to live*» (et commente : "*Oubliez l'Europe !*" D'ailleurs l'Agence de tourisme de Seahaven a ses murs couverts d'affiches décourageant l'éventuel client - il n'y en a aucun - par la description de tous les dangers qui guettent le voyageur).

Seahaven est une petite ville bien tranquille, bien propre (trop tranquille, trop propre), qui pourrait avoir été conçue par les architectes de Disneyland (le nom de famille de Truman est un hommage à la banlieue de Los Angeles où sont localisés les studios Disney). Elle fait penser aux décors des sitcoms des années 50 ou, plus près de nous, à ceux du **Pee-Wee Herman Show**. Les passants y circulent avec la démarche empruntée et faussement nonchalante des figurants dans un vieux film B. Leurs vêtements, leurs coiffures, le maquillage des femmes sont une version légèrement exagérée, à peine caricaturale, des modes des années 50. L'éclairage y est

celui des séries télévisées (violent, sans ombres, style spot publicitaire), et pour cause. Seahaven Island est en fait un gigantesque studio de télévision, la ville un décor équipé de 5 000 caméras (soigneusement dissimulées), les habitants des acteurs et figurants tous, à l'exception de Truman (qu'on peut lire «True man» = homme «vrai», le seul du lot). Le show, diffusé 24 heures sur 24 (sans interruptions commerciales : la pub a été parfaitement intégrée à l'action selon le principe du «product placement» qui, depuis plus de vingt ans, fournit des revenus supplémentaires non négligeables à la plupart des films à sujets contemporains), en est, au début du film, à son 10 909^e jour et est suivi avec passion par des millions de téléspectateurs à travers le monde. Le show aura bientôt trente ans, comme son héros, qui toute sa vie a été manipulé, «contrôlé» («Rien de ce qui arrive ici n'est faux, seulement contrôlé», déclare l'un des interprètes pour justifier l'entreprise).

Visuellement enraciné dans les années 50, le film renoue avec la paranoïa de cette période, mais en la réorientant. Truman évoque le héros d'**Invasion of the Body Snatchers**, qui se découvrirait seul survivant «humain» dans une ville peuplée de zombies usurpateurs auxquels il essayait désespérément d'échapper (la référence au film de Don Siegel est particulièrement nette dans la scène de la battue organisée par acteurs et figurants pour retrouver Truman et l'empêcher de fuir). Simplement, la menace, qui jadis était l'«Autre», est devenue le «Même» - une humanité inféodée à la télévision.

Un concept aussi audacieusement astucieux impose paradoxalement au cinéaste, de par sa richesse même, de sérieuses contraintes. Le scénario de **The Truman show** se donne, inévitablement, des limites au-delà desquelles on aimerait souvent le voir s'aventurer, compte tenu du vaste (trop vaste ?) potentiel du postulat. Les conditions

(pratiques, logistiques, éthiques...) qui permettent au show d'exister sont plus intéressantes que le show lui-même, ou du moins ce que le film en donne à voir. Il est si incolore, si répétitif, si dépourvu de péripéties qu'on a du mal à admettre que des millions de spectateurs du monde entier le suivent avec passion - et ce depuis trente ans. En fait, les seuls éléments dramatiques dignes de ce nom (en dehors de la séquence traumatisante de la mort du père, événement vieux de vingt ans revu par Truman en flash-back) n'existent pas dans le script de l'émission, mais sont apportés par Truman lui-même dans ses efforts pour échapper à l'univers raréfié et stérile créé par ce script. La platitude absolue de ce show (peut-on dire à sa décharge qu'elle imite la plate monotonie de la vie même ?) nous permet certes de nous sentir à bon compte supérieurs à l'immense troupeau de spectateurs qui s'en délectent ; on aimerait toutefois qu'on nous donne de meilleures raisons pourquoi ils s'en délectent. Il est permis de se demander, par exemple, quel peut être le taux d'écoute pendant les heures de sommeil de Truman, ou même pendant les heures de bureau où il vend des assurances, activité peu palpitante. A-t-on ménagé des intrigues secondaires pour entretenir l'intérêt, alors qu'apparemment il n'existe pas d'intrigue principale à proprement parler ? On pourra avancer qu'en matière de télévision le besoin de consommation est sans rapport avec la qualité ou l'intérêt du produit consommé. C'est une théorie confortable, mais qui gagnerait à être nuancée. Les fidèles spectateurs du **Truman Show** - fidèles, peut-être principalement parce que la répétition engendre la fidélité - réagissent surtout, comme je l'ai déjà noté, aux crises, tensions et péripéties engendrées non par le scénario du show, mais par la rébellion de Truman contre celui-ci. Le film traite ces spectateurs (les consommateurs et les deux serveuses d'un bar, un couple de vieilles dames entourées de memorabilia Truman, une

famille de Japonais s'appliquant à pratiquer en anglais les formules favorites de leur héros, un homme qui a installé un téléviseur dans sa baignoire pour ne rien manquer...) avec une condescendance amusée qui frise le mépris. En d'autres termes, Peter Weir nous tend un miroir, mais assez déformant pour nous permettre de ne pas nous y reconnaître.

On pourrait aussi s'interroger sur les innombrables acteurs qui, jour après jour, participent allègrement à cette immense supercherie (ou n'est-ce qu'un gigantesque psychodrame ?) qu'est le **Truman Show**. Quelle peut être leur vie «privée», quels sentiments nourrissent-ils à l'égard de la vedette qui s'ignore, ont-ils des troubles de conscience ? Ces questions se posent de façon particulièrement aiguë, dans le cas de l'actrice (savoureusement interprétée par Laura Linney) qui tient le rôle de Meryl, l'épouse modèle de Truman, car ils vivent effectivement comme mari et femme : sont-ils réellement mariés ou la cérémonie, qui constitua sans aucun doute un épisode crucial de l'émission, fut-elle comme tout le reste factice, célébrée par un acteur ? En fait, Meryl exprime même le légitime désir d'avoir des enfants (Truman préférerait voyager...).

Peter Weir n'ignore sans doute pas les questions de ce genre que le spectateur ne peut manquer de se poser. On rapporte qu'il encouragea ses acteurs à inventer des biographies détaillées pour leurs personnages. Laura Linney raconte avoir imaginé que le sien avait négocié un contrat au terme duquel elle recevrait un bonus de dix mille dollars chaque fois qu'elle aurait des rapports sexuels avec Truman. Le concept est assez vertigineux (paradoxe du comédien torpillé puis récupéré, métier d'actrice comme forme de haute prostitution, etc. ; et d'ailleurs qui décide, sinon les deux intéressés, de copuler ou non ? Où est, dans ce cas, le «contrôle» du «Créateur ?), mais le film - timidité ou crainte de s'égarer ? - refuse de l'explo-

rer, et le personnage - double et dupli-
cité, puisque c'est tout à la fois Meryl et
l'actrice qui l'interprète, et par là potenti-
ellement complexe et fascinant - reste
comme tous les autres une caricature
monodimensionnelle. (...)

Jean-Pierre Coursodon
Positif n°453 - Novembre 1998

Le réalisateur

Peter Weir a obtenu le British Academy Award du meilleur film, l'Oscar du meilleur scénario et le Prix Donatello pour **Le cercle des Poètes Disparus**. Cité à l'Oscar du meilleur scénario pour **Green card**, il débuta aux Etats-Unis avec **Witness** après avoir signé certains des plus beaux titres du jeune cinéma australien : **Pique-nique à Hanging Rock, La dernière vague, Gallipoli, L'année de tous les dangers**. Peter Weir a couvert un large éventail de genres, du fantastique (**Les voitures qui ont mangé Paris, Pique-nique à Hanging Rock, La dernière vague**) à la comédie romantique (**Green card**) en passant par l'aventure exotique (**L'année de tous les dangers, Mosquito coast**), le thriller rural (**Witness**), le film de guerre (**Gallipoli**) et le drame psychologique (**Etat second**). (...)

Dossier distributeur

Filmographie

Courts et moyens métrages
Count vim's last exercise 1967
The life and flight of the rev. Buck shotte 1968
Stirring the pool 1970
documentaire
Michael 1970
épisode du film collectif **There to go**

Homesdale 1971
Tempo : Australia in the 70's
documentaire
Australian colour Diary n°43 1972
Two directions in Australian pop music
documentaire
Boat building
The billard room
The computer center
The field day
Incredible floridas
Whatever happened to green valley 1973
documentaire
The fifth facade
documentaire
Fugue 1974
Three workshops 1975
co-réalisateur

Longs métrages
The cars that ate Paris 1974
Les voitures qui ont mangé Paris
Picnic at Hanging Rock 1975
Pique-nique à Hanging Rock
The last wave 1977
La dernière vague
The plumber 1978
téléfilm
Gallipoli 1981
The year of living dangerously 1982
L'année de tous les dangers
Witness 1985
The mosquito coast 1986
Mosquito coast
Dead poet society 1989
Le cercle des Poètes Disparus
Green card 1991
Fearless 1993
Etat second
The Truman show 1998

Documents disponibles au France

Positif n°453 - Novembre 1998
Télérama - Hors/série - Meilleurs films 1998/1999
Dossier distributeur
Dossier pédagogique anglais ...